

LE PARÂ NIRVANA DU BOUDDHA – 2ème partie

Mâra le Malin s'approche du Bouddha alors qu'il séjourne seul à Vaisali. Il invite le Bouddha à s'éteindre complètement, à entrer dans le *Parinirvâna* : « *L'esprit du Bouddha n'a plus de désir , il peut donc s'éteindre complètement. Son enseignement étant complètement accompli, il peut donc s'éteindre.* »

En fait, il s'agit-là de la demande d'accomplissement d'une promesse que le Bouddha a fait à Mâra, peu de temps après son Éveil, d'entrer dans le *parâ nirvana* quand il aura répandu sa doctrine et solidement établi sa Communauté.

Dans les anciens textes du canon bouddhiste, on trouve les récits de deux interventions de Mâra le Malin auprès du Bouddha, quelques temps après son Éveil. Dans la première, Mâra le Malin s'adresse au Bouddha en ces termes : « *Tu es lié par des liens célestes et mondains, tu es lié par tous les groupes de liens. Tu ne pourras être libéré. . . En toi, il est un lien qui te lie, la pensée qui, se trouvant à l'intérieur, circule. Grâce à lui, je te suis pas à pas, tu ne pourras être libéré.* » Ce à quoi le Bouddha répond qu'il est libéré de tous les liens et que, n'ayant plus de désirs, il a donc vaincu Mâra le Malin. Dans sa deuxième intervention, Mâra affirme que le Bouddha est attaché par les liens de la mort, et divins et humains, et donc qu'il ne sera pas libéré, ce à quoi le Bouddha répond qu'il est libéré des attaches de la mort.

Quel est donc ce personnage qui, sans aucune retenue, vient provoquer le Bouddha ? On l'appelle le Malin ou le Démon tentateur, l'esprit tentateur. Il personnifie l'ensemble des tendances psychiques qui détournent le pratiquant de la voie de la libération. Puissant dieu du domaine du désir, Mâra règne sur le plus élevé des royaumes du *kâmadhâtu* et essaie sans cesse de détourner les êtres de la voie de l'Éveil, afin de perpétuer leurs renaissances dans le *samsara*. Comme tel, il est représenté comme le tentateur du Bouddha à toutes les étapes de son chemin, le poussant, non à de mauvaises actions, mais vers toutes les formes du désir.

Peu de temps avant son Illumination, le Bodhisattva Gautama se rappelle qu'il ne peut arriver à l'intelligence suprême sans avoir provoqué le démon. Il manifeste donc ses pouvoirs pour attirer son attention. Mâra réagit, suite à une ensemble de trente-deux rêves prémonitoires qui ont surgi dans son sommeil. Il réunit ses serviteurs, sa suite et son armée, et leur explique la situation : « *Un fils, né dans la famille des Shakya, lequel porte les meilleurs signes sur ses membres, et qui pendant six années s'est livré aux austérités les plus rudes et les plus terribles, est arrivé près de l'arbre de l'Intelligence (arbre de l'Éveil). Ce Bodhisattva étant lui-même devenu Bouddha accompli, donnera l'Intelligence à des millions d'êtres. Au moment où ayant obtenu l'Amrita, il atteindra la nature froide, il rendra déserte ma demeure toute entière. Allons donc vers lui, accompagnés d'une grande armée ; frappons le Shramana assis auprès du roi des arbres.* »

Le fils de Mâra va bien tenter de le décourager, argumentant que les rêves de son père sont de mauvais présages. Mais Mâra n'écoute pas, persuadé de sa future victoire incontestable.

La confrontation a donc lieu sous plusieurs formes. Tout d'abord une véritable bataille où toutes les armes et projectiles envoyés par l'armée de Mâra se transforment en fumée ou en fleurs avant d'atteindre le futur Bouddha. Mâra ne peut se résigner à voir un mortel

échapper à sa puissance. Il promet à Siddhartha de lui donner tous les royaumes de la terre s'il veut renoncer à l'Intelligence suprême. Pour toute réponse, le démon n'obtient qu'un sourire.

« Qu'as-tu donc fait, s'écrit-il furieux, pour arriver ainsi à la délivrance ?

- Mâra, pendant des centaines d'existences, j'ai pratiqué la première des vertus : la charité ».

Mais le roi des enfers ne se tient pas pour battu. S'il résiste à la violence, Siddhârtha doit succomber à une autre forme de tentation : la passion des sens. Mâra appelle donc ses filles et leur dit : *« Jeunes filles, allez ; et vous étant rendues à Bodhimanda, assurez-vous si le Bodhisattva est susceptible de passion ou s'il en est exempt. »*. Après toute une série de tentatives vaines de la part de ces filles, la réponse du Bodhisattva est sans équivoque : *« Les désirs rassemblent bien des misères, et sont la racine des misères. Pour les ignorants ils anéantissent la méditation, les forces surnaturelles et les austérités. La propriété du désir, c'est, ont dit les sages, qu'il ne peut être satisfait. Mais moi je satisferai les ignorants avec la sagesse. Si l'on nourrit le désir, il grandit et augmente, comme la soif d'un homme qui a bu de l'eau salée. Pour qui s'y complaît, il n'y a de but ni pour soi ni pour les autres. »*

Nous trouvons là la même source d'inspiration évoquée dans la Voix du Silence de Madame Blavatsky, quand il est dit : *« Ne crois pas qu'on puisse jamais détruire la luxure en la satisfaisant à satiété : c'est là une abomination inspirée par Mâra. C'est quand on le nourrit que le vice prend de l'extension et des forces, comme le ver qui s'engraisse du cœur de la fleur. »*

Nous retrouvons aussi des similitudes avec l'histoire d'une autre grande tradition, le Christianisme. La tentation de Jésus au désert résonne des mêmes échos dans la scène décrite par Saint Luc quand il écrit en parlant du diable : Et, l'emmenant plus haut, il lui montra en un instant tous les royaumes du monde et dit à Jésus : *« Je te donnerai, à toi, tout ce pouvoir, et la gloire de ces royaumes, parce qu'elle m'a été livrée, et je la donne à qui je veux. Toi donc, si tu te prosternes devant moi, elle sera toute à toi. »* Ce que Jésus refuse bien entendu, mais pas pour les mêmes raisons que le Bouddha. Il se réfère aux Écritures de l'ancien Testament en répondant au diable : *« Il est écrit – Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et à lui seul tu rendras un culte. »*

La similitude s'arrête là, car, quand le Bouddha apporte un enseignement profond à propos du désir et de ses conséquences sur le chemin spirituel, la Bible parle de rendre un culte à un Dieu. Et Satan, le démon des trois grandes religions monothéistes, avec son Enfer, aura terrorisé des millions de croyants pendant des millénaires, voilant le message d'amour avec des menaces de damnation éternelle pour tous les incroyants, mécréants et pécheurs. Mâra le Malin n'a pas de cornes ni de queue, ni de fourche pointue. Il est simplement la personnification de nos « démons » naturels. Et la loi de karma se charge naturellement de rétribuer les pensées, paroles et actes de tout un chacun.

Revenons à Vaisali, où Mâra vient réclamer l'accomplissement de la promesse faite par le Bouddha d'entrer en parâ nirvana quand son œuvre sera terminée. Ce à quoi le Bouddha répond : *« C'est bon. Jadis, quand je me trouvais au bord de la rivière Nairanjana, je t'ai fait moi-même cette promesse parce que je n'étais pas encore pourvu de mes groupes de disciples. C'est pourquoi j'ai attendu jusqu'à maintenant. Mais à présent j'en suis pourvu. D'ici trois mois, je m'éteindrai complètement. »* Ce qui satisfait Mâra qui se retire.

Demeuré seul, le Bouddha rejette alors ses compositions vitales. Cette opération, dont la description est très liminaire dans les textes, ressemble à une programmation de l'arrêt des fonctions vitales au bout d'un certain temps – trois mois dans ce cas précis. Alors, se déclenche tout un ensemble de phénomènes physiques visibles, comme un grand tremblement de terre, des éclats lumineux, des chutes d'aérolithes,...

Après avoir expliqué à Ananda, son disciple, les causes de ces phénomènes, le Bouddha rappelle ici une des lois fondamentales de l'existence : l'impermanence. Il lui dit : « *O Ananda, ne t'afflige pas maintenant. Toutes les choses (dharma) composées (samskrita) sont ainsi. De toutes celles qui sont réunies, il n'en est pas qui ne se dispersent.* »

Le Bouddha demande alors à Ananda de rassembler les disciples pour leur annoncer sa décision d'entrer en *parârnirvana* à une date donnée, et de leur rappeler les points essentiels de sa doctrine. C'est un premier testament spirituel. Les points de doctrine évoqués sont au nombre de trente-sept, les trente-sept « ailes de l'éveil ». On retrouve les quatre applications de l'attention, les quatre efforts corrects, les quatre bases de pouvoirs surnaturels, les cinq facultés des sens, les cinq forces, les sept facteurs d'éveil et les huit membres de la Voie sainte.

Dans plusieurs versions de ce sutra, notamment les versions chinoises, le Bouddha s'attarde sur le mécanisme de la pensée. Après avoir répété la recommandation de maîtriser les pensées, il en montre les dangers : « *Elles induisent l'homme en erreur, elles tuent les corps, elles s'emparent des hommes ; tout ce qui prend forme corporelle est conditionné par les pensées.* » Il définit ensuite la discipline de la pensée : « *En conservant la pensée parfaitement pure, on obtient finalement la délivrance ; si la pensée, la conscience et l'esprit sont apaisés, on ne meurt ni ne renaît plus, les transmigrations prennent fin. Il faut se maîtriser soi-même en soumettant sa pensée, en l'assouplissant et l'affaiblissant ; il ne faut pas agir en suivant les agissements de la pensée mais en faisant en sorte que chacune de nos pensées vise à obtenir la Voie.* »

Ici, un autre parallèle avec l'enseignement théosophique surgit quand la Voix du Silence nous dit : « *Lutte avec tes pensées impures avant qu'elles te dominent. Agis avec elles comme elles le feraient avec toi ; si tu les ménages, qu'elles prennent racine et poussent, sache-le bien, ces pensées te terrasseront et te tueront.* »

Un autre penseur du siècle dernier a aussi mis beaucoup d'importance sur la compréhension et la maîtrise du mécanisme de la pensée. Krishnamurti affirmait : « *Je crois que le problème fondamental de notre existence est la pensée, tous les rouages du mécanisme de la pensée. . . Elle a divisé les êtres humains entre « moi » et « pas moi », entre « nous » et « eux », l'hindouiste, le bouddhiste, le communiste, le socialiste, les jeunes et les vieux, les hippies, les bourgeois, l'ordre établi, etc.* ». Il nous a aussi donné quelques clés de compréhension et d'action. Selon Krishnamurti : « *La pensée a un rôle logique dans la vie, dans l'existence, un rôle sain, efficace lorsque le savoir est un instrument utilisé sans ingérence du « moi ». Le savoir, lorsqu'il est mis à contribution sans intervention du « moi », qui n'est qu'un produit de la pensée, qui crée une division entre vous et moi, ce savoir devient alors la chose la plus extraordinaire qui soit car il peut amener un monde meilleur, une meilleure organisation du monde, une meilleure société. La pensée a donc sous forme de mémoire,*

souvenir, imagination, conception, un rôle logique et sain à jouer, mais elle ne doit jamais s'immiscer dans la relation. »

Le sermon du Bouddha contient lui aussi un ensemble de recommandations qui relèvent de la discipline de la pensée, et qui sera repris dans le *Vinaya Pitaka* (recueil des disciplines monastiques). Il s'assimile cependant plus à un corpus de règles de vie où l'on retrouve des fondamentaux de la morale, présents dans la plupart des traditions religieuses comme : « *ne vous querellez pas avec les gens qui vivent dans le monde, n'avez pas de pensées de convoitise, n'utilisez pas la médisance, les paroles grossières, le mensonge, les propos frivoles, les soupçons,...* *ne tuez pas d'êtres vivants, ne volez pas les biens des autres hommes, ne pensez pas à la luxure, n'avez pas d'esprit de colère, n'enviez pas autrui et ne méprisez pas les gens, ne soyez pas paresseux, ne vous attachez pas aux plaisirs de rester couchés ou de bien manger, pensez aux souffrances de la maladie, la vieillesse et la mort.* »

Ceci termine l'épisode de la vie du Bouddha à Vaisali qu'il s'apprête à quitter pour la dernière fois, au grand dam de ses habitants qui le supplient de rester ici, et sur terre pendant une ère cosmique. Ce à quoi le Bouddha répond en répétant la vérité de l'impermanence : 1) toutes les compositions sont impermanentes, 2) toutes les compositions sont douloureuses, 3) toutes les compositions sont dépourvues de soi, 4) l'Extinction est la cessation totale des compositions. Il termine en rappelant que l'univers entier est destiné à la destruction à la fin de chaque cycle, et qu'il ne peut lui-même échapper à cette règle.

L'épisode suivant nous emmène de Vaisali à Kushinagara, terme du voyage du Bouddha. En route, il s'arrête dans une vingtaine de villages pour y prononcer des sermons sur les points principaux de la doctrine, les quatre saintes vérités, les mesures à prendre pour conserver la doctrine, que nous avons déjà entendus. Dans l'un de ces villages, Pâpâgrâmaka, il sera invité pour un repas qui s'avérera être son dernier. Son hôte, un certain Cunda, forgeron de la caste des *sûdra*, l'invite à venir dîner chez lui. Il va lui préparer l'un des mets les plus exquis et des plus rares, appelé l' « oreille d'arbre santal », ce qui fait penser à un champignon vivant sur cet arbre. On ne pourra pas vraiment déterminer quelle fut cette nourriture, mais on sait que le Bouddha sera le seul à en consommer, à sa demande. Il demandera même à son hôte d'enterrer les restes de ce plat pour que personne d'autre ne puisse en consommer, disant que lui seul était capable de manger et de digérer un tel plat. Il reprend ensuite sa route, mais la maladie qui s'était déjà manifestée chez lui refait son apparition et, sujet à des malaises, il doit s'arrêter pour se reposer, sur le chemin entre Pava et Kushinagara. Les symptômes de l'affection dont il souffre sont sommairement décrits : douleurs dorsales, épuisement, douleurs abdominales, fièvre. Il se repose au pied d'un arbre, puis reprend son chemin, souffrant, malade.

Il arrive enfin à Kushinagara, et s'installe dans le lieu où son extinction finale va se produire. A l'intérieur d'un petit bois, entre deux arbres jumeaux, il demande à Ananda d'installer sa couche et lui dit : « *Je suis épuisé, ô Ananda, je vais me coucher. Aujourd'hui, pendant la veille médiane de la nuit, le Tathâgata s'éteindra complètement dans l'élément d'extinction sans reste de dépôt.* » Il se couche alors sur le flanc droit, sa face tournée vers l'Ouest. Ananda lui demande alors des instructions pour les funérailles à venir, ainsi que les cultes associés aux restes du Bouddha. Celui-ci répond simplement que ce n'est pas l'affaire

des moines. En effet, à cette époque, et suivant une ancienne tradition bien établie, les funérailles étaient le devoir des laïques et non des moines. Les religieux des premiers âges du Bouddhisme devaient se tenir à l'écart de toute manifestation de culte funéraire, même rendu à leur maître vénéré, et s'en tenir à leurs propres tâches, à savoir la progression sur la Voie de la délivrance et la prédication. En réponse à des questions complémentaires d'Ananda, le Bouddha expliquera que ses funérailles doivent être les mêmes que celles d'un saint roi universel (*chakravartin*). Le Sutra énumère alors toutes les phases et procédures associées aux funérailles d'un personnage de ce rang – lavage du corps, enveloppement dans des linceuls, construction du bûcher, transport du corps, culte et crémation. Le recueil des restes est aussi décrit ainsi que la construction du tumulus funéraire (*stûpa*).

Nous voyons ensuite Ananda en proie à un profond chagrin dû au départ imminent de son maître. Le bon disciple pleure et murmure : « *Je ne suis encore qu'un homme de la terre des étudiants, je n'ai pas encore obtenu la quintessence des points de doctrine, et pourtant le maître des dieux et des hommes m'abandonne soudain pour entrer dans le Parinirvâna. Quand donc foulerai-je du pied la route de la délivrance ?* ». Le Bouddha lui répond alors en exposant les vertus et les mérites d'Ananda pour apaiser sa tristesse, tout en lui répétant la doctrine de l'impermanence. Ici, une autre leçon est prodiguée : quand nous avons l'opportunité de nous trouver dans une situation, un milieu, une relation avec une communauté ou bien quelqu'un en particulier qui peut nous aider et nous encourager à progresser sur le chemin spirituel, il n'y a peut-être pas de temps à gaspiller car cette opportunité peut disparaître à tout moment.

A Kushinagara, la nuit commence à tomber, et le Bouddha, autour de qui tous les moines se trouvant à proximité se sont rassemblés, commence à prodiguer ses derniers conseils à ses disciples, pour l'essentiel des recommandations à propos de la vie dans la communauté religieuse ainsi que quelques conseils adressés aux fidèles laïques. Ensuite, le Bienheureux engage sa communauté à l'interroger sur les points de la doctrine qui pourraient encore soulever quelques doutes dans leur esprit : les moines doivent profiter des derniers instants pendant lesquels il est encore présent parmi eux pour lui demander d'effacer leurs dernières incertitudes. Mais il n'est pas un seul des moines présents qui éprouve des doutes sur la doctrine. Le Bienheureux fait alors un dernier discours très court. Il parle de l'impermanence et donne ses dernières recommandations : demeurer silencieux, s'efforcer d'atteindre le but sans négligence, être vigilant, rejeter les pensées de convoitise et de désir, de paresse, de méchanceté, et méditer en silence sur la pratique de la Voie.

Nous arrivons maintenant au moment de l'extinction totale du Bouddha. Il commence par entrer dans le premier niveau de méditation (*dhyâna*), puis successivement dans les trois autres niveaux, traversant ainsi le monde des formes de bas en haut, puis les quatre domaines constituant les quatre étages du monde sans forme, et pénètre enfin dans le recueillement de la cessation des sensations et des notions, le plus élevé de tous, celui dans lequel le contenu mental est le plus raréfié. Enfin, sortant du quatrième niveau de méditation, le recueillement d'inconscience (*asamjnasamapatti*), le Bouddha entre en parâ nirvana, parvenant à l'extinction complète. La crémation et le partage des reliques seront les derniers récits du Mahaparinirvana sutra.

Le voyage se termine. Au-delà des déplacements dans le Nord de l'Inde, nous avons parcouru l'ensemble de la philosophie, de la morale et de l'éthique du Bouddhisme. Ce sūtra est l'un des plus longs de la série des grands discours du Bouddha (*Dīgha Nikāya*), qui en compte 33 autres.

Dans ce récit des derniers mois de la vie du Bouddha, une caractéristique est omniprésente : le côté humain de ce personnage. Si l'on ne s'attarde pas sur les phénomènes miraculeux et les prodiges qui l'accompagnent, et qui sont le fruit des commentateurs et d'interprètes soucieux d'enjoliver le récit, l'humanité du Bouddha imprègne chaque situation. Il est alors âgé, dans sa quatre-vingtième année, il est fatigué, malade et semble supporter ces conditions comme tout être humain sur cette terre, à l'exception du fait que cela ne l'affecte pas au point d'influer sur ses comportements par rapport à sa philosophie de la vie. Il ne se plaint pas et continue sa mission d'enseignement jusqu'au dernier instant.

Nous sommes à la source des premiers textes canoniques de ce que l'on appelle maintenant le Bouddhisme du Sud, le Hinayana. Mais même ceux-ci ont été écrits bien après la disparition du Bouddha. Au moment de la mort du Bouddha, la communauté des fidèles se trouvait unie par une foi sans écritures et prêchée sans système, et des rassemblements autour des quatre grands lieux de pèlerinages correspondant à la naissance, l'éveil, la première prédication et la mort du Maître. Le Bouddha n'a pas nommé de successeur, il a seulement enjoint ses fidèles de pratiquer selon ses enseignements pour atteindre la délivrance. Un berger prit alors la direction du troupeau sans pasteur, il s'agit de Mahākāshyapa, un saint rigide assez autoritaire. Un premier concile est organisé l'année suivante (477 avant notre ère) à Rājagriha. Il durera sept mois et élaborera le premier recueil des écritures canoniques du bouddhisme. La communauté est alors organisée avec ses recueils de règles de discipline (*vinaya*), d'éthique et philosophie (*sutra*), ainsi que ses traités philosophico-scientifiques (*abhidharma*) qui fournissent un modèle de cosmogénèse et d'anthropogénèse. Différents groupes se développent alors et se répandent dans le pays, Le premier schisme important surgit au bout d'une centaine d'années (377 avant notre ère) lors du concile de Vaisali. Un troisième concile est convoqué à l'époque du roi Ashoka (242 avant notre ère), à Pātaliputra, avec de nouvelles scissions dans le mouvement. C'est aussi l'époque où le Bouddhisme arrive dans l'île de Ceylan (Sri-Lanka) où les textes canoniques vont être reconstitués, formant ce que l'on appelle aujourd'hui le canon bouddhique en langue pâli. La doctrine va ensuite considérablement évoluer avec la naissance du courant mahayaniste, qui lui même donnera naissance à plusieurs mouvements, dont les plus connus sont ceux du Madhyamika et des Yogacharas. Enfin le Bouddhisme se mélangera avec le tantrisme pour donner le Vajrayana.

On rajoutera que l'export de la doctrine dans d'autres pays limitrophes de l'Inde, en commençant par la Chine au début de notre ère, vont rajouter des couches et des mélanges culturels très importants qui vont changer, voire dénaturer la philosophie initiale du Bouddha. On verra apparaître notamment des panthéons de dieux, des univers miraculeux, des pratiques cérémonielles à tendance chamanique qui vont encore plus « habiller » la philosophie du Bouddha sous des parures qui la rende méconnaissable parfois. D'autant plus que ses sources en Inde vont quasiment disparaître sous les invasions musulmanes et des assauts du brahmanisme revivifié dès le septième siècle de notre ère. Le bouddhisme

survivra à l'extrême Nord de l'Inde (Chine, Japon, Corée, Kashmir, Népal, Tibet, Bouthan,...) et à l'extrême Sud, sur l'île de Ceylan. Tout cela avant de renaître au XIXème siècle et de se répandre dans le monde occidental sous toutes ses formes, que ce soit le bouddhisme tibétain (*Vajrayana*), le bouddhisme japonais (*Zen*) ou chinois (*Chan*) ou bien encore le bouddhisme du Sud (*Theravada*).

Ce petit raccourci de l'histoire du Bouddhisme montre l'extraordinaire difficulté à laquelle doivent faire face les chercheurs de vérités qui essaient de comprendre les textes canoniques que les générations passées nous ont légués.

Maintenant, une question : « Pourquoi parle-t-on du Bouddhisme dans la Théosophie moderne ? » Écoutons Madame Blavatsky répondre à cette question dans son ouvrage *La clef de la Théosophie* :

« L'éthique de la Théosophie est identique à celle enseignée par le Bouddha, car cette éthique est l'âme de la Religion-Sagesse, et par ce qu'elle fut autrefois la propriété commune des initiés de toutes les nations. Mais le Bouddha fut le premier à introduire cette morale sublime dans ses enseignements offerts à tous, et à en faire la base et l'essence même de son système public. »

et, à la question : Y-a-t-il des différences importantes entre les deux ? Elle répond :

« Une des plus grandes différences qui existent entre la Théosophie et le Bouddhisme exotérique est que celui-ci, représenté par l'Église du Sud, nie absolument a) l'existence de toute Divinité et b) toute vie post-mortem, ou même toute individualité soi-consciente capable de survivre dans l'homme. Tel est du moins l'enseignement de la secte siamoise (Thaïlande), que l'on considère à présent comme la forme la plus pure du bouddhisme exotérique. . . Quoi qu'il en soit, les écoles de l'Église bouddhiste du Nord, établies dans les pays où les Arhat initiés se retirèrent après la mort du Maître, enseignent tout ce que l'on appelle aujourd'hui les doctrines théosophiques, parce que celles-ci font partie de la connaissance des initiés – ce qui montre comment la vérité a été sacrifiée à la lettre morte par l'orthodoxie trop zélée du Bouddhisme du Sud. Mais quelle grandeur et quelle élévation ne pourrait-on trouver dans ces doctrines, plus philosophiques, plus nobles et plus scientifiques, même si on les prend au pied de la lettre, que celles de n'importe quelle autre Église ou religion ! Et pourtant la Théosophie n'est pas le bouddhisme. »

Cette question de l'existence d'une âme, d'une entité se réincarnant a fait et fait toujours l'objet de débats et de controverses dans les traités de dialectiques bouddhistes et parmi les héritiers de ces traditions. Nous en avons parlé quand nous avons abordé le thème de la réincarnation dans le bouddhisme tibétain. La plupart des écoles du bouddhisme nient l'existence d'une entité permanente ayant une existence inhérente.

L'École du Sud¹ enseigne qu'à chaque renaissance, une nouvelle conscience apparaît, selon la loi de la production conditionnée, et que cette conscience est dépendante de la précédente au travers de la loi de karma. Donc, elle nie l'existence d'une entité permanente, mais elle reconnaît une relation de causalité entre deux incarnations. En fait, et comme très souvent en matière de discours métaphysique, la confusion émane de notre difficulté, voire incapacité à percevoir la Réalité telle qu'elle est.

1 Majjhima Nikâya, 38 - Mahâtanhâsankhaya

La Réalité est Une, Unique, et nous la percevons sous une infinité de formes. Ce qu'en général nous prenons pour l'atman est l'ensemble des éléments psycho-physiques de l'existence phénoménale, rassemblés autour d'un « point d'accrétion » qu'est l'ego, le moi, la personnalité. Mais cet être psycho-physique n'est pas l'âtman.

Nous pouvons probablement débattre de ce sujet pendant des éternités sans arriver à une certitude quelconque. Et pour une bonne raison : un miroir ne peut pas se voir, une main ne peut pas se saisir elle-même. Réfléchissons un moment sur les raisons qui nous poussent assez naturellement à vouloir l'existence d'un principe éternel qui garantira la continuité de notre expérience personnelle d'une vie à l'autre. Serait-ce à nouveau cet ego, cette personnalité qui semble diriger notre expérience actuelle sur terre, et qui exige une pérennité pour son existence ? Serait-ce un désir d'immortalité ? Chacun d'entre nous peut réfléchir à ces questions. Elles sont essentielles pour la compréhension de nos comportements. Et peut-être pouvons-nous mieux comprendre cette attraction naturelle pour les systèmes philosophico-religieux qui promettent un avenir éternel pour notre personnalité. Croire est tellement plus facile et rassurant que de chercher, creuser, expérimenter, tomber et se relever. Aucune doctrine, aussi sublime soit-elle ne pourra répondre aux questions de base que nous nous posons sur la vie. La vie se déroule à chaque instant et en chaque lieu où nous nous trouvons. Car c'est le seul endroit et le seul moment où l'action est possible, que ce soit par des pensées, des paroles ou des actes. L'action n'existe plus dans le passé, elle n'existe pas encore dans l'avenir. Chaque moment est précieux et mérite d'être pleinement vécu. Cherchons donc, cherchons encore.

Mais nous ne partons pas de la feuille blanche. La Théosophie nous a transmis un héritage de connaissances, de concepts, de modèles qui peuvent nous aider dans notre démarche... à condition de ne pas retomber dans le piège des croyances. Nous avons besoin de concepts simples, et d'expérimenter ces modèles, de chercher ce qui résonne ou pas à l'intérieur de nous. Et ces idées simples, nous les avons entrevues en accompagnant le Bouddha lors de son dernier voyage. Elles ont été enseignées sous la forme d'une philosophie, d'une éthique et d'une morale. Les quatre Vérités afférentes à l'existence de la souffrance, son origine, sa cessation et le chemin pour y parvenir sont déjà tout un programme d'apprentissage. Si l'on y rajoute la doctrine de l'impermanence, de la réincarnation, du karma, ainsi que les pratiques du noble Sentier, nous retrouvons toute la démarche théorique et pratique enseignée par la Théosophie.

C'est ainsi que Radha Burnier, la précédente Présidente mondiale de la Société Théosophique, l'exprimait² : « *Le Seigneur Bouddha a parlé de la perception juste comme étant le premier pas sur l'Octuple Sentier. Être capable de voir les choses comme elles sont, non pas à travers de verres colorés de quelque sorte que ce soit, est un des problèmes, peut-être le problème le plus important auxquels nous sommes confrontés. Le Bouddha dit aussi que la première vérité dont nous devons prendre conscience est la vérité de la souffrance.* »

Et elle nous dit aussi quelque chose de fondamental, d'essentiel dans la démarche spirituelle : « *Les Bouddhistes Mahayana disent que l'illumination vient seulement quand il y a une profonde compassion, une profonde sensibilité à la misère et à la souffrance qui existent dans le monde. L'illumination ne peut pas venir lorsque nous la cherchons et disons : « Je vais accomplir quelque chose dans la vie spirituelle. La véritable cause de la recherche de*

2 Radha Burnier – Il n'y a pas d'autres chemins, Chapitre VII

l'illumination devrait être une sympathie altruiste et une compassion pour tous ceux qui souffrent.»

Voilà une sage recommandation : *« l'illumination ne peut pas venir lorsque nous la cherchons »*. Bien entendu, car qui peut la chercher ? A part notre ego, notre personnalité à la recherche de l'immortalité pour elle seule. Ce n'est qu'à partir de cette prise de conscience permanente des mécanismes de survie de l'ego que nous pouvons vraiment commencer à comprendre et à progresser.

Écoutons Maître Eckhart nous en parler à sa manière³ :

« Les hommes disent : Ah ! Seigneur, je voudrais bien être en aussi bons rapports avec Dieu et avoir autant de piété et être en paix avec Dieu comme d'autres gens le sont, et je voudrais qu'il en soit ainsi de moi, ou que je sois aussi pauvre. Ou bien : Je ne serais pas satisfait à moins d'être là ou là et de faire ceci ou cela, il me faut vivre à l'étranger, ou dans un ermitage, ou dans un cloître.

En vérité, tout cela est toi-même et absolument rien d'autre. C'est ta volonté propre, même si tu ne le sais pas ou ne le crois pas : jamais un mécontentement ne s'élève en toi qui ne vienne de ta volonté propre, qu'on le remarque ou non. . . C'est pourquoi commence par toi-même et abandonne-toi. En vérité, à moins que tu ne te fuies d'abord toi-même, partout ou tu fuiras, tu trouveras des entraves et de l'inquiétude, où que ce soit. . . En vérité, si un homme abandonnait un royaume et le monde entier et qu'il se garde lui-même, il n'aurait rien abandonné. Oui, si un homme s'abandonnait lui-même, quoi qu'il garde, richesse ou honneur, ou quoi que ce soit, il aurait abandonné toutes choses »

Ces quelques lignes illustrent la hauteur de la marche à franchir. Elle semble insurmontable, et elle restera insurmontable tant que nous n'étoufferons pas assez à l'intérieur du confortable petit château-fort que l'ego a construit et renforcé tout au long de ces années de vie. Tant que la souffrance ne débordera pas à l'intérieur des murs de ce château, nous risquons de tourner en rond, avec de très beaux livres enluminés qui nous racontent de beaux contes de fées à l'intérieur desquels nous occupons la meilleure place, celle du Roi.

Toutes les Traditions sont unanimes sur la démarche : altruisme et compassion sont les seuls moteurs capables de nous faire franchir la crête des vagues de l'ego qui nous empêchent de voir briller la lumière spirituelle.

Radha Burnier précise⁴ : *« Si nous éprouvions ce profond intérêt pour la souffrance qui existe dans le monde, nous voudrions connaître le moyen d'y échapper. Pour la plupart, nous continuons à mener des vies ordinaires, médiocres, parce qu'il n'y a rien qui nous remue profondément. Nous ne ressentons pas cette urgence à apporter un changement. »*

Nous ne ressentons pas cette urgence . . . Pourtant, ce ne sont pas les signes extérieurs qui manquent. Mais il est vrai, par expérience, que tant que la souffrance ne frappe pas directement à notre porte, la plupart du temps nous gardons nos lunettes d'aveugle, et nous évitons de tourner la tête en direction des cris et des pleurs. Le chemin spirituel n'est pas une promenade de plaisir, une distraction supplémentaire. Il requiert toute notre énergie,

3 Maître Eckhart – Les Traités, 3

4 id. p.57

toute notre attention, un engagement sincère, beaucoup de patience et de la détermination, car le chemin est long et les difficultés nombreuses. Nous avons la chance de disposer des enseignements des traditions du monde qui nous donnent des directions et des conseils, mais surtout, nous disposons d'une boussole et d'une lampe infaillibles : cette lumière qui scintille à l'intérieur du centre subtil du cœur, et qui est la même que la lumière créatrice du monde. Elle brille naturellement depuis toujours, mais le plus souvent, elle est recouverte d'une épaisse couche de terre qui empêche la lumière de sourdre vers l'extérieur et d'illuminer le monde. L'éveil de la compassion (*bodhicitta*) et la pratique de l'altruisme feront apparaître cette luminosité et comme celle-ci dispose d'une source de carburant infinie, l'amour, elle éclairera notre chemin et celui de nos frères et sœurs.

-O-O-O-O-O-O-

Et pour finir, la petite histoire d'un auteur inconnu qui illustre ce propos :

Un homme tomba dans un trou et se fit très mal.

Un Cartésien se pencha et lui dit : « Vous n'êtes pas rationnel, vous auriez dû voir ce trou ».

Un spiritualiste le vit et dit : « Vous avez dû commettre quelque péché ».

Un scientifique calcula la profondeur du trou et la vitesse de chute.

Un journaliste l'interviewa sur ses douleurs.

Un yogi lui dit : « Ce trou est seulement dans ta tête, comme ta douleur ».

Un médecin lui lança 2 comprimés d'aspirine.

Une infirmière s'assit sur le bord et pleura avec lui.

Un psychanalyste l'incita à trouver les raisons pour lesquelles ses parents le préparèrent à tomber dans le trou.

Un thérapeute l'aida à se débarrasser de sa compulsions à tomber dans les trous.

Une pratiquante de la pensée positive l'exhorta : « Quand on veut, on peut ! »

Un optimiste lui dit : « Vous avez de la chance, vous auriez pu vous casser une jambe ».

Un pessimiste ajouta : « Et ça risque d'empirer ».

Puis un enfant passa, et lui tendit la main...

"Notre bonté et notre sagesse ne sont pas proportionnelles au nombre de livres lus mais à la grandeur de notre âme."